

Sylvia Plath

Portrait Elle a traîné son mal de vivre pendant trente ans. Et s'est donné la mort en 1963. On publie enfin ses « Carnets intimes ».

L'écrit de détresse

Sylvia est morte. Elle venait de s'installer à Londres, dans la rue, dans la maison qu'elle avait toujours rêvé d'habiter, celle qu'occupait le poète Yeats, l'un de ses auteurs de chevet. Elle venait de divorcer, seule désormais avec ses deux enfants et sa frénésie d'écrire, meurtrie d'avoir été plaquée mais heureuse, finalement, de ne plus vivre dans l'ombre du poète Ted Hughes, son mari. Des poèmes, elle en écrit elle-même chaque matin, dès l'aube, pour faire partager son enfer, conjurer son angoisse, « justifier le gâchis de ma vie ». C'est l'espoir que ses textes seront publiés qui lui donne l'envie de vivre. Cette année-là, l'hiver est glacial. Sylvia n'a pas un sou, elle est maigre, sans protection : « Coincée comme au fond d'un sac. Pas d'oxygène. » Une nuit de février, elle ouvre le gaz. Elle a 30 ans.

**1954,
Sylvia Plath
a 22 ans.
Il ne lui en reste
que neuf à vivre
et à écrire.**

Sylvia est morte bien avant. A 8 ans. Lorsque le diabète a gangrené son père, le bel Otto Plath émigré de Dantzig aux Etats-Unis, celui qui la faisait sauter sur ses genoux en imitant le bruit du tonnerre avec sa voix de baryton, celui qui l'emmenait au jardin « pour lui montrer comment attraper des bourdons ». Elle a vu son cerceuil abandonné dans un trou de terre rouge, effarée qu'on le laisse « là, comme ça, tout seul, sans protection ». Elle ne cessera d'appeler au secours ce daddy bien-aimé. Pain béni pour les psychiatres, qu'elle fréquente, et chez lesquels elle éclate en sanglots s'écriant : « Père, père, console-moi ! » Dans *La Cloche de détresse*, son

unique roman, l'héroïne s'écroule au cimetière sur la tombe de son père, et pleure, sans pouvoir s'arrêter : « J'ai appuyé ma tête sur la douce surface de marbre et j'ai hurlé ma peine à la pluie froide et glacée. » (1)

Sylvia pleure, même quand quelqu'un lui adresse la parole ou la regarde d'un peu trop près, même quand on veut la photographier : « Je sentais les larmes me noyer les yeux et déborder comme de l'eau d'un verre trop plein que l'on agite. » Les photos que l'on a gardées d'elle sont pourtant flatteuses. Elle est belle. En maillot de bain sur la plage d'un été 54, ou tenant devant sa bouche comme un bubble-gum de

cristal, elle ressemble à Marilyn Monroe. Look glamour pour *Romances*, dernier cri. Elle sait déjà, comme l'a confessé Marilyn dans une interview, qu'« on est jugé sur l'air qu'on a, pas sur ce que l'on est. A Hollywood, on vous paie mille dollars pour un baiser et cinquante cents pour votre âme. Je le sais, parce que j'ai assez souvent refusé la première proposition. Pour la seconde, j'attends toujours. »

Sylvia attend d'être acceptée pour elle-même. Brillante élève, impatiente d'être reconnue pour ses écrits (elle commence très jeune), elle n'a que faire des caprices de ses copines, « se balader dans les mêmes chaussures en cuir verni, pointure 7, achetées chez Bloomingdale, avec une ceinture de cuir noir verni et sac en cuir noir assorti ». Elle a horreur des films Technicolor où des élégantes arborent « des bouquets de chrysanthèmes gros comme des choux-fleurs » et « filent dans les toilettes pour échanger des ragots épouvantables ». Elle est révoltée contre l'éducation qu'on donne aux filles, « la voie tracée d'épouse et de mère ». Elle est hantée par « le plafond de toutes les salles de bains où j'ai pris un bain ». Elle déprime, dérive, et une nuit, dans le cœur noir d'une cité déserte, elle donne sa « garde-robe en pâture au vent », se dépouille toute de ses « chiffons tristes », brandissant son jupon « comme un drapeau d'armistice ».

Sylvia n'est pas folle. Elle veut être libre, « omnisciente. Si je devais me donner un nom, ce serait "la fille qui voulut être Dieu". Je suis



moi ». Ce qui la déboussole, ce qui la condamne, dès 19 ans, aux tentatives de suicide et la transforme en « *pauvre marionnette de peau et d'os* », c'est son désir d'être comme les autres, un « *modèle d'épouse et de mère* » (toujours cet affolant leitmotiv), de passer inaperçue (« *en roulant mes socquettes comme celles de mes camarades* »). Et en même temps, son avidité à vivre sa différence, son désarroi d'être soumise aux schémas. Redoute-t-elle de succomber à « *ce néant de l'appartenance* » ? Elle préfère mourir, ou écrire.

Sa mère, Aurélia, qui publiera leur correspondance (2), semble avoir projeté sur elle ses propres fantasmes (écrire, tout en restant « épouse et mère », et s'imposer avec sa fille ce qu'elle vécut avec sa propre mère, une intimité spirituelle). Jusqu'à affirmer que Sylvia mêla une part de sa vie avec la sienne. Elle fut autant ennemie que complice. Sylvia la rend responsable de conseils obscurantistes (« *Ecris des histoires réjouissantes !* »), de ses séjours dans les hôpitaux psychiatriques et de ses douloureuses scéances d'électrochocs. « *Cela me vrillait à l'intérieur comme dans un espace parcouru d'éclairs bleus et, à chaque éclair, de grandes secousses me rossaient jusqu'à ce que je sente mes os se briser et la sève me fuir comme celle d'une plante sectionnée.* » (1)

Sylvia Plath, née en 1932, morte en 1963 du « *sommeil des noyés* », vient de renaître avec la publication d'un recueil de nouvelles posthumes, évidemment autobiographiques : *Carnets intimes*. S'il existait, le soupçon que Sylvia Plath ait surtout été « un cas » s'estompe. C'est sans ambiguïtés que s'impose ici l'évidence d'un authentique écrivain. Dans ses *Notes de Cambridge*, en particulier, résonne une cantate pathétique. Sylvia, pour qui l'urgence était d'abord de témoigner de sa vie, nous y assène encore ses plus lancinantes obsessions : « *J'ai l'impression d'être Lazare (...). Morte, j'ai ressuscité, et je n'hésite pas à recourir aux intenses sensations causées par ma nature suicidaire, par le fait que j'ai frôlé la mort, que je suis sortie du tombeau avec toutes ces cicatrices et avec cette flétrissure sur ma joue qui s'étend de plus en plus : comme une tache funeste, elle prend sur mon visage rougi par le vent une teinte plus pâle, tandis qu'elle brunit sur les photographies, sinistrement mise en valeur par ma cadavérique pâleur hivernale. Et je m'identifie trop étroitement avec ce que je lis, avec ce que j'écris. Je suis Nina dans L'Étrange Intermède ; je veux pour de bon avoir un mari, un amant, un père et un fils, tout cela à la fois. Et je mise tellement sur l'espoir que mes poèmes, mes gentils petits poèmes, si élégants, si modestes, soient acceptés par The New Yorker...* » Plainte presque sereine qu'elle ponctue par le cri d'une femme qui n'a trouvé qu'un seul refuge : « *Ce que je redoute le plus, je crois, c'est la mort de l'imagination.* » (3) ●

Jean-Luc Douin

(1) *La Cloche de détresse*, Gallimard.

(2) *Letters Home*, éd. des Femmes.

(3) *Carnets intimes*, traduit de l'américain par Anouk Neuhoff, La Table Ronde, 225 p., 110 F.